## Irak Iran Kurdes, prév Les Kurdes d'Irak réfugiés en Iran reviennent chez eux de l'envoyé spécial de l'AFP, Jean-Pierre CAMPAGNE BACHMAR (Irak), 23 sept

Les réfugiés kurdes franchissent à pied la frontière irako-iranienne de Bachmar (nord-est), munis de quelques vivres, le plus souvent les mains vides, par petits groupes d'hommes jeunes ou, parfois, par familles entières entassées à l'arrière de camionnettes brinquebalantes.

Ils passent rapidement, sans les regarder, devant les peshmergas du Parti démocratique du Kurdistan (PDK), qui tiennent la quasi-totalité du Kurdistan irakien, depuis la récente offensive appuyée par l'armée de Bagdad.

La plupart des hommes réfugiés sont des combattants de l'Union patriotique du Kurdistan (UPK), qui ont reflué devant l'offensive du PDK, lachant ville après ville, souvent sans se battre, avant de fuir en Iran.

Ils regagnent le Kurdistan irakien en civil, désarmés selon le chef de la sécurité du PDK Bakhtiar Gabrap, par les Iraniens qui leur prennent leur kalachnikov.

Ghazy, Aleheddine, et Mufaq n'ont rien dans les mains mais tous trois ont une serviette éponge autour du cou. Ils vont à pied jusqu'à la ville irakienne de Penjwin, à une demi-heure de voiture.

"Nous avons fui Erbil (principale ville du Kurdistan irakien) car nous avions peur de l'armée irakienne", explique Ghazy.

Les trois se plaignent de mauvais traitements de la part des Iraniens, mais d'autres réfugiés disent que les Iraniens les ont nourris.

Une femme, Leila, franchit le pont sur la rivière qui sert de frontière, orné d'une arche sur laquelle sont peints les portraits du fondateur de la République islamique d'Iran, l'imam Khomeiny, et du chef de l'Etat iranien Ali Akbar Hachémi-Rafsandjani.

Elle "a tenté de convaincre son mari de revenir mais il a peur de rentrer" à Souleimanieh, la grande ville de l'est du Kurdistan irakien, distante d'environ 150 km. Son mari est un combattant de l'UPK dirigée par Jalal Talabani.

Pourtant, le PDK affirme donner des garanties aux combattants de l'UPK désireux de rentrer.

"Leurs familles viennent nous voir, nous leur donnons l'autorisation de revenir", affirme à l'AFP le nouveau gouverneur de Soulemanieh, Faiq Tawfiq.

"Mais, dit-il, la radio de Talabani diffuse de fausses informations : ils disent que nous pendons ceux de l'UPK aux réverbères de Soulemanieh".

Plus de deux cent réfugiés ont passé dimanche en quelques heures la frontière.

Le mouvement de retour s'est amorcé depuis plusieurs jours, mais aucun bilan précis n'est possible à établir.

Les peshmergas ne les comptent pas. Les agences de l'ONU, comme le Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR), et les organisations non-gouvernementales étrangères, toujours présentes à Souleimanieh, ne viennent plus à la frontière depuis l'enlèvement de quatre d'entre eux par des Kurdes qui les ont livrés aux Iraniens, il y a une dizaine de jours.

Quelques milliers de réfugiés sont encore présents dans le camp situé en Iran où une activité importante était visible dimanche depuis le côté irakien.

Dans cette région de hautes montagnes, des réfugiés passent aussi par les nombreuses passes et chemins.

Nerwan a 19 ans, il est étudiant. Il est allé chercher son frère et sa soeur pour les convaincre de rentrer. Ils ont accepté.

Mais, explique Nerwan, son frère a un problème : il voudrait savoir si l'ONG américaine qui l'employait va revenir au Kurdistan, ou bien s'il va devoir reprendre le chemin de l'exode, cette fois vers la Turquie.